

# BORDUAS à MONTRÉAL

L'exposition Borduas à la galerie Agnès Lefort a créé un émoi bien compréhensible, quand l'on a vu les tableaux. C'est la première fois depuis fort longtemps que le public montréalais a l'occasion de voir une exposition d'œuvres courantes par un artiste, de quelque nationalité, ayant une telle force. Tous ont pu remarquer que le peintre n'a voulu montrer que son travail le plus récent. Les plus anciennes toiles n'ont qu'à peine un an d'âge. La variété des œuvres est d'autant plus surprenante. Les peintres qui ont vu cette exposition ont cependant été d'avis fort variés, surtout ceux dont les problèmes d'expression sont du même ordre; ils y ont alors retrouvé des solutions d'un caractère différent des leurs, et de ce fait l'on pourra dire que l'exposition Borduas aura apporté un nouveau choc à la peinture ici. Cette exposition a une autre valeur de signe : elle marque d'une façon définitive l'acceptation publique de la peinture non-figurative. Parmi ceux qui connaissent ou prétendent connaître la peinture, l'opposition à cette forme contemporaine de l'art ne se trouve plus guère. Les réticences d'ordre plutôt éthique qu'esthétique disparaissent. Évidemment, cela ne se passe pas sans un mouvement important du snobisme, qui adhère à la lettre de la nouvelle conception de l'art. Mais il n'en faut pas lancer les hauts cris, car pour ma part je préfère voir le snobisme permettre à nos peintres les plus sincères et les plus créateurs de vivre autrement qu'en "bateliers de la Volga". Ce succès qui a son côté factice peut attirer un cer-



Ce tableau récent de Borduas, "Pâques 1951" ne fait pas partie de l'exposition à la galerie Agnès Lefort. La raison, c'est qu'il était de dimensions trop considérables pour être transporté de New York à Montréal. Mesurant dix pieds de largeur par six de hauteur, c'est tout juste si le peintre avait pu entrer la toile sur chassis dans son atelier. Le blanc et les rouges brûlés prédominent. On remarquera comment le peintre a été provoqué à créer de nouvelles formes par le problème nouveau. C'est en outre un genre de tableau qui est très lié à l'assimilation de la vie américaine par le peintre. Celui-ci se rattache apparemment aux œuvres les plus sereines de l'exposition actuelle, qui, comme Robert Ayre l'a remarqué dans le Star, viennent après une série de tableaux particulièrement lourds de lutte intérieure.

tain grésillement de déception de la part des "purs", mais tout cela est extrêmement secondaire. Si le monde ambiant cherche à s'intégrer un artiste, en acceptant son art faudrait-il lui demander de faire d'abord passer un examen d'admissibilité à chaque admirateur en perspective avant que de l'admettre à visiter la galerie, ou de posséder un tableau ?

Autre point important, quoi qu'on en dise dans les conversations ou dans les

journaux, il n'est pas nécessaire de posséder une science spéciale pour apprécier une œuvre comme celle de Borduas. Ceux qui sont désorientés par le langage parlé du peintre se laissent tout au plus désorienter par quelques termes chargés et un lyrisme inusité dans les conversations mondaines. Il faut d'abord comprendre qu'un homme comme Borduas vise, dans toutes les formes d'expression qu'il utilise, à rendre ce qui est au fond de lui. Dire

que Borduas exige la foi de la part d'autrui, c'est dire que l'on exige soi-même de lui ce qu'on ne veut pas lui permettre ; une approbation constante. Borduas est plutôt de ceux qui exigent des relations réelles, soient-elles sur le mode de l'opposition ou de l'affirmation. D'ailleurs il faut dire très franchement qu'il est à Montréal la seule personnalité autour de laquelle, tant sur le plan social qu'artistique, puisse se cristalliser

un dialogue vivante, un dialogue intense. Chacune de ses visites ici, depuis qu'il est à New-York, nous prouve cela. Il est en un sens malheureux pour notre vie intellectuelle locale que Borduas n'entretienne pas le projet d'habiter ici en permanence. Mais d'un autre côté, la distance est pour lui le seul moyen de conserver une certaine sérénité nécessaire à sa vie sur le mode élu de la peinture. ...

F. BOURGOGNE

## Hudon et les Enfants



Normand Hudon expose des peintures... d'enfants. Comme les autres, je m'interrogeais sans pouvoir me faire une idée de ce que cela pouvait signifier. Normand Hudon, dont je ne connaissais que quelques petits tableaux fort expressifs mais extrêmement empâtés et des caricatures fort irrespectueuses. Tout de même, il n'allait pas nous révéler "the inside story" sur l'enfance que l'on persiste malgré Freud à qualifier d'angélique? Et d'autre part, s'il voulait se jouer de la matière et de la lumière, il n'aurait guère besoin d'un prétexte tel. Mais non, tous ces tourments étaient vains. Hudon a tout simplement décidé d'unir son graphisme maintenant célèbre à son goût pour les tons rabattus et la belle matière. Mais il a ajouté à cela un nouvel élément, celui des contrastes, ce qui donne à ses petits portraits un caractère frappant — c'est-à-dire que personne ne pourra oublier ces types de petits bonshommes qu'il a créés. Ils sont tellement bien campés que dans leur ensemble ils ont l'allure de former une société complète, n'ayant nul besoin des "grandes personnes". C'est peut-être par cet aspect que Hudon rejoint un certain expressionnisme de protestation sociale.

### LE MODELE... ET L'ENFANT

Depuis que Normand Hudon a exposé ses "portraits d'enfants", il s'est fait des amis parmi les gosses. Mais la plus jeune de ses admiratrices est décidément cette petite de 14 mois qui ayant trouvé "beau" le montre charmant de Normand Hudon, après avoir fait le lien entre le peintre et le portrait, a décidé de se faire aimer de ce grand garçon brun et de lui servir de modèle. Apparemment que le projet a réussi, car quelques temps après, Normand Hudon a poussé la galanterie jusqu'à offrir un oeillet à l'enfant.



### Une môme de la chanson:

## GENEVIEVE

Sur l'image, le masque s'offre, la chevelure disparaît. Sur scène, elle présente un visage de panthère à la démarche solide. Les pieds liés au sol, Geneviève tend les bras.

Ses yeux pétillent à la Paris-Canaille.

Elle est pleine de bagout, de dynamisme, et ses interprétations regorgent de couleur et de caractère. Les jolies chansons pendent à sa voix qui n'a de rauque que son intensité. Brillante et chaleureuse, elle crache du feu.

Que ce soit poésie, blague ou joie, la chanson de Geneviève lui sort par tous les pores, elle la rugit. Elle en fracasse les mots qui tombent comme des étincelles de sa bouche.

Elle est une môme. Une môme, c'est tendre, joli et sauvage. Une môme, on l'adore.

De son corps énergique à pointe d'effronterie, chaque couplet s'évade avec autant d'ardeur.

Elle a un répertoire choisi parmi les poètes et les meilleurs chansonniers. L'Ombre, Le Noyé, La Complainte des Infidèles, L'Amour Amour quand tu nous tiens présentent tour à tour Léo Ferré, François Mauriac, Luc Porel auxquels s'ajoute Gilbert Bécaud.

Avant de venir au Canada, Geneviève avait un cabaret à Montmartre. Elle en parle avec nostalgie. Le barman, basque, servait à boire entre deux chansons ou danses, le chat Pointu grimpaît sur les tables pour voler le caviar, tandis que Geneviève faisait la tambouille et accueillait les copains. Le cabaret n'avait que 37 places et chaque soir une quinzaine d'amis s'y réunissaient. "Je ne pouvais vraiment pas les faire payer". Alors l'espace rémunérateur était faible! "C'était le meilleur temps. Ma boîte était unique dans Paris. Elle est vendue et on l'a transformée en galerie d'art. C'est moins douloureux ainsi".

Geneviève qui vient de terminer un engagement d'un mois au Ritz débute en ce moment au Plaza de

New-York. Elle reviendra à Montréal en décembre.

"Pour mes débuts à New-York, la dame du Plaza voulait m'affubler d'une cape de vison blanc que j'eusse négligemment laissée tomber par terre. "Moi, jeter du vison blanc par terre!" La pauvre me répondit sérieusement: "Mais on nettoie le plancher tous les jours".

Geneviève s'ennuie de ses chats. Elle raffole des animaux les plus divers. Pendant la guerre, bloquée au Maroc, elle avait une ménagerie. Un cheval, un chien, un chat et une truie! Maintenant elle se limite aux chats et aux oiseaux. Son appartement de New-York est plein de perruches en liberté.

Geneviève et son accompagnateur-compositeur Luc Porel ont lancé à Montréal une pléiade d'amis qui leur seront fidèles. Nous en sommes.

P.V.

## Cinéma:

### ON THE WATERFRONT

par P. Villeneuve

D'une série d'articles de Marshall Thomson relatifs à l'infiltration de la pègre dans le syndicat des dockers new-yorkais, Ella Kazan a tiré un film d'une haute puissance émotionnelle, un reportage intime et dramatique de classe. D'un côté, le cadre, les quais. De l'autre, l'histoire de Terry qui revendique son droit à l'insouciance, son droit de vivre que les événements se placent à accabler. Dans un étou de fer, l'instinct qui combat.

Sujet, dialogue, personnages, images et musique, tout est à louer. Pour conserver l'intérêt documentaire tout en obtenant le relief d'un film, Kazan a imaginé une action provoquée par des événements réels ou plausibles.

Première image, très belle. Dans la grisaille d'un ciel de ville, la blancheur mate d'un navire. Le long des maisons noires, des hommes s'en vont. Parmi eux, Terry Malloy. Marlon Brando est Terry Malloy, jeune produit individualiste de la jungle new-yorkaise vite conscient du brutal "struggle for life", du "Frappe le premier". Nonchalant, prudent comme un fauve, il n'aime s'engager en rien. Ses pigeons, un peu de menue monnaie, il n'en demande pas plus. Victime de procédés malhonnêtes, il n'a pu devenir le boxeur qu'il rêvait d'être. Il a cessé de rêver. Tirant son épingle du jeu avec le minimum de succès, n'ayant confiance en personne, rébarbatif à quiconque veut le compromettre, soucieux d'un vague confort d'indépendance, il sera talonné par les événements.

Terry fait partie de la bande qui régit le syndicat des quais. Au début, un homme est tué. Il le sait, s'en attriste, mais cette émotion se dissiperait vite s'il ne tombait amoureux de la sœur qui crie vengeance et ne rencontrait un prêtre qui l'incite à avouer ce qu'il sait.

Les gangsters n'aiment pas ces relations, ont peur que Terry ne les dénonce. Son frère est chargé de l'avertir : ce faisant, il se condamne lui-même. Terry le trouve mort. Le destin précise la voie qu'il va prendre. La bête est touchée au cœur, sauvage, déchaînée. Le révolter trempe dans le sang de son frère, à la main, il marche jusqu'à un restaurant de Friendly, le chef, pour l'abattre. Le curé le convainc d'abandonner son arme. Désarmé c'est la guerre ouverte. La vie de Terry est en jeu, il ne peut plus vivre sans vaincre.

Appelé à témoigner, il dénoncera le chef. A son retour, pour faire reconnaître son droit au travail, il retourne au quai : de l'ouvrage pour tous, sauf pour lui. Il ira donc provoquer Friendly jusque dans son local, tandis qu'attentifs les débardeurs le suivent. S'ensuit une bataille où le rosse Friendly vain venant à la rescousse de leur patron les fiers-à-bras le massacrent affreusement. Au curé venu en vitesse, l'un des dockers dit : "Si Terry marche jusqu'au travail, nous le suivrons." Et Terry : "Survivent à sa crucifixion", chancelant, sanglant et défiguré, tournant de l'oeil sous le coup de la douleur et de l'affaiblissement, se rendra au travail suivi des dockers pendant que Friendly s'évertue à retrouver son autorité perdue.



La tension qui précède cette bagarre est intenable. Possédés, victimes de notre intérêt dans la bagarre de Terry pour imposer son droit de vivre, nous souffrons d'angoisse.

Marlon Brando est merveilleux avec ses moues désarmantes, ses yeux de velours caressant glissés sous ses paupières sensuelles, son assurance virile mêlée de timidité, son attristement devant l'enfant qui l'émue par la chaleur que lui apporte enfin un peu de beauté, d'indulgence et de tendresse. La scène où il entre chez elle en fracassant la porte à coups de poing est d'une audace rare au cinéma américain.

Eva Marie Saint fait ici ses débuts. Kazan nous a épargné le sex-appeal hollywoodien. C'est un visage simple et pur, une présence confinée dans son rôle, qui ne débordé jamais. Sans sobresauts, égale et douce. Sa simplicité aérée les scènes d'amour, à la fois chastes et violentes.

Lee J. Cobb dans le rôle de Friendly fait une composition parfaite. L'ensemble de la distribution, faite avec un souci d'homogénéité constant, est remarquable.

Le rôle du prêtre est superbement joué par Karl Malden. Révolté du mutisme des dockers terrifiés par la pègre, le prêtre organise une réunion dans son église. A la sortie, les dockers sont assommés, et l'un deux sera tué par représailles. Devant son cadavre, le curé jure de poursuivre sa tâche jusqu'au bout. A qui lui crie, "Retourne dans ton église!" il répond en désignant le cadavre "Mon église est ici. La mort est ce rotome est une nouvelle crucifixion." Savamment utilisé, ce personnage ne dépasse pas l'action. Le caractère qu'en fait Malden ajoute à cette impression.

Le dialogue est sensationnel. Court, ponctué de regards, de gestes, d'allures, suggestif, il ajoute à la vérité physique des amoureux. Bloqués dans leurs émotions ceux-ci s'expriment, par leurs corps, leur visage, ou la merveilleuse et enfantine oratoire de leurs lèvres.

Une musique qui prend corps avec l'action dramatique ciôt les qualités exceptionnelles de ce film inattendu.